

UNE CHASSE AUX CANARDS



RIF ! paf ! pouf ! feu ! bien visé, bien tiré ! un, deux, trois ! allons tout va bien. Sapristi qu'elle belle chasse ! ah ! les beaux canards, comme ils sont gras et que nous sommes de bons chasseurs.

Nous ne rêvions qu'à la chasse aux canards depuis quelques jours, mes amis et moi, nous voyions des canards partout, nous ne parlions que de canards.

Pourquoi, nous qui n'étions pas de vrais chasseurs devant Dieu et devant les hommes, avons nous eu cette idée un peu étrange de faire la chasse aux canards, au printemps ? Pourquoi ? je vais vous le dire en deux mots... mais non, allons y méthodiquement.

Nous en étions aux premiers jours de mars, et déjà partout on parlait de partis de sucre ; on organisait des excursions pour des pique-niques à la cabane, etc., etc.

Je ne pouvais pas rester en arrière et je fis part de mes projets à deux amis intimes d'un caractère tout à fait particulier, des excentriques à certaines heures, bref des gens qui me valaient (ce n'est pas flatteur pour eux). Naturellement, ils approuvèrent mes idées, partagèrent mes opinions. Dans un caucus solennel il fut décidé que nous aussi, le printemps venu, nous irions manger du sucre, mais... oui mais nous n'irions pas aux environs des villes, où les progrès modernes ont pénétré jusque dans les forêts, où le zinc et le fer blanc ont remplacé le sapin—pour les auges,—où le cuivre a remplacé la fonte et le fer—pour les chaudrons,—où de véritables chalets remplacent la bonne vieille cabane. Nous voulions, nous, manger du sucre à l'ancienne mode, à la mode de Jean Rivard ; il devait avoir des descendants et des imitateurs, cet homme !

Il en avait en effet, et ce descendant s'est présenté un jour à nous sous la forme d'un brave cultivateur d'une paroisse bien reculée dans les cantons du Nord. Sa figure ne m'était pas inconnue—il avait autrefois travaillé chez mon père—et comme il paraissait quelque peu égaré dans les rues de Montréal, je le conduisis dans un restaurant, où par hasard, mes amis étaient réunis.

Un *petit coup* mit le bonhomme en verve, et sans doute dans l'espoir d'en avoir un second, il nous invita à lui rendre une visite dans le temps des sucres.

—Mais c'est loin, père, dit un de mes amis ?

—Oh ! oui, c'est un peu loin, mais je vous donnerai du plaisir, dit notre cultivateur en avalant un troisième verre, et puis ajouta-t-il, apportez vos fusils, et après avoir mangé du sucre vous irez tuer des canards, au Lac aux Canards. C'est tout près de chez nous.

Des canards ! Comme les vaillants guerriers d'autrefois au son du clairon, nous bondîmes sur nos sièges. Nos yeux lançaient des étincelles, les narines dilatées nous respirions déjà à pleins poumons l'odeur de la poudre. Tous trois debout, sans prononcer un mot, sans faire un geste... tels les héros, les vaillants, les braves, la veille d'une bataille, se redressent, voient déjà par l'esprit les ennemis fuient devant eux, savourent déjà les parfums de la victoire.

Il ne s'agissait plus de chasse aux canards aux îles Bouchervilles où les chasseurs sont plus nombreux que le gibier, où les chasseurs remplissent leurs gibecières au marché Bonsecours, mais bien d'une chasse sur un lac éloigné, entouré de forêts, peuplé de canards, et où là, face à face avec l'ennemi (l'ami plutôt, il a une si bonne chaire), nous pouvions faire des prodiges de valeur, et revenir couverts de lauriers, c'est-à-dire de gibiers.

* *

Nous sommes à la fin d'avril—il y a deux ans—c'est-à-dire à peu près à la même date où les nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRE liront ces

lignes, s'il y en a d'assez indulgents et assez patients pour cela. Le train va partir dans quelques minutes, nous sommes prêts tous trois.

Vous désirez peut être faire connaissance avec les messieurs qui composaient ce parti de sucre et de chasse, je vais vous les dépeindre en peu de mots. D'abord, moi, ah, bah ! je ne parlerai pas de moi, je n'ai rien à gagner à être connu ; puis Octave C..., un excentrique de la plus belle eau, ne riant jamais, se lamentant toujours, maigre comme un squelette, grand comme Goliath, ce qui ne l'empêche pas d'être bon garçon. Il pleurait en disant adieu à sa famille pour une absence de huit jours. Le troisième, gros, trapu, la figure rouge comme une grenade, était un de ces *farceurs* qui vous tombent parfois sur les nerfs mais qu'il faut endurer quand même. En partant, il avait jeté un peu d'eau froide sur notre enthousiasme en disant :

—Pourvu que ce ne soit pas un carard ce que nous a dit cet *habitant*, et qu'il y ait vraiment des canards au Lac aux Canards ; foi de Gaspard, je serais ravi de tuer des canards.

Cet homme, mon ami, s'appelait Gaspard.

Mais j'oubliais un quatrième compagnon de voyage, Pato, mon fidèle Pato, nous accompagnait. Ce n'est pas un chien ordinaire—Pato est un chien—c'est probablement mon meilleur ami, car il ne m'a jamais fait défaut dans aucune circonstance. Son intelligence étonne tout le monde.

Un jour, il n'y a pas très longtemps de cela, nous étions en pleine campagne électorale et j'y prenais ma petite part. J'avais été chargé de l'organisation d'une petite paroisse, assez éloignée du chef-lieu. Le soir de la votation, j'étais naturellement anxieux de connaître le résultat final, mais que faire ! Il faisait une tempête horrible, les chemins étaient impraticables et pas de char, pas de télégraphe. Mais Pato était là, je lui attachai une petite lettre au cou et lui indiquai la direction à prendre. Après force caresses, l'animal parut comprendre et il disparut dans un tourbillon de neige. Une heure après, il était de retour, encore une lettre au cou, et je sus avant beaucoup de monde que l'élection était gagnée.

Mais à quoi bon tant de détails ? Il s'agit de canards et je n'en ai guère parlé. L'histoire sera plus courte parce qu'elle sera plus gaie ou plus triste.

* *

Nous voilà rendus. Au Lac aux Canards ? Non mais à la cabane à sucre. Le brave cultivateur qui nous avait si cordialement invités nous reconnaît à peine ; il est froid comme une glace et son accueil n'est guère engageant. Pour le dérider, Gaspard lui tend sa gourde et... le sourire renaît, mais pour peu de temps. Le sucre avait manqué, disait-il, les années étaient dures... les érables ne coulaient plus... la maison était bien petite pour nous recevoir, la mère était malade, les enfants avaient peur des étrangers, etc., etc. Pourquoi aller plus loin, nous comprenons tout.

S'il n'y a pas de sucre à manger, nous allons tuer des canards, c'est bien plus noble. En effet, le lendemain, nous nous mettions en marche, le fusil sur l'épaule, les provisions sur le dos, la hache à la main.

—Bonne chance, nous cria notre homme, mais prenez garde aux ours ; ils sont affamés à ce temps-ci.

Des ours, il y avait des ours. Ah ! bénie soit la Providence qui nous envoyait dans ces parages. Des ours, nous, prendre garde aux ours, mais nous leur ferons face, nous les tuerons, nous mangerons la chair, et nous emporterons les peaux à la ville, comme trophée. Ah ! la belle chasse !

Le Lac aux Canards était éloigné de cinq lieues au moins de la maison de notre *habitant*. Après deux jours de marche, dans une épaisse forêt, à travers les montagnes, ce lac nous apparut.

Vite à la besogne ; notre tente, une cabane en bois rond, fut bientôt dressée. Il était déjà tard et nous dormîmes paisiblement sur un lit de branches de sapin, rêvant à la chasse du lendemain.

Le jour était à peine levé que le fusil sur l'épaule, des provisions pour la journée, nous étions au bord du lac. Mais, hélas ! le lac nous parut tout couvert de glace, il ne devait pas y avoir de

canards. Un petit îlot, ou plutôt un amas de pierre, se dressait à une distance de vingt arpents environ. Allons y. A peine Gaspard y avait-il posé les pieds qu'il poussa un cri de joie. L'autre partie du lac était libre et une trentaine de canards s'y pavanaient à peu de distance. Les coups de feu ne se firent pas attendre, et dix minutes après Pato nous revenaient avec six beaux canards. La chasse commençait bien, trop bien. Nous ne pensions guère à manger, tant nous étions anxieux et attentifs.

Vers deux heures de l'après-midi, un bruit formidable se fit entendre ; le petit îlot trembla sur ses bases, Pato poussa un hurlement sinistre, Octave devint pâle comme la mort. D'un coup d'œil nous avions vu ce qui se passait,

—La glace s'en va, dit Gaspard, c'est fini.

J'avais oublié de dire qu'une rivière assez considérable traversait le lac ; la chose est commune dans les montagnes ; la débacle s'opérait pendant que nous étions sur l'île. Dans l'espace de quelques minutes, la glace, emportée par un torrent impétueux, était disparue. Nous étions bel et bien prisonniers, à vingt arpents du rivage et pas un seul de nous ne savait nager.

Notre position était assez critique. Étrangers dans le canton, personne ne devait s'occuper de nous, et de plus nous étions à cinq lieues de l'habitation la plus voisine. Aussi loin que la vue pouvait porter, on ne voyait que des montagnes couvertes de forêts épaisses.

Robinson Crusoe, sur son île était plus heureux que nous. Il habitait une terre fertile et couverte d'arbres chargés de fruits ; le climat y était chaud, les animaux sauvages étaient toujours à la portée de son fusil, tandis que nous, nous étions abandonnés sur un îlot de pierre, exposés au froid, au vent, des provisions pour une journée, et plus de gibiers, car les canards avaient disparu.

Je ne suis pas plus brave ni plus sceptique que le commun des mortels, mais je trouve toujours un côté gai aux circonstances les plus tristes ; aussi, n'ai je pu m'empêcher de rire à gorge déployée en voyant la mine déconfitée et la figure abattue de mon ami Octave. Quand à Gaspard, il avait ramassé des broussailles et de la mousse, et avait allumé un petit feu où il réchauffait paisiblement ses membres engourdis plus par la peur que par le froid. Quelques broussailles, un peu de mousse, c'était la seule végétation de l'île. Rien, rien, pas de bois pour fabriquer un radeau. A la fin, la situation devenait embarrassante.

Nous passâmes la nuit à la belle étoile, à grelotter, car le froid était intense. Dans la journée, nous épuîsâmes nos provisions, et le lendemain il nous fallut manger nos canards, le produit de notre chasse. La troisième journée, il ne nous restait rien, et le gibier ne reparaisait pas.

On ne meurt pas de faim, pour une journée sans manger, lorsque l'on sait qu'un bon repas nous attend le lendemain, mais nous, pouvions nous compter sur le lendemain !

—Ah ! la chasse aux canards, dans les cantons du Nord, s'écriait Gaspard, mais il est trop tard, trop tard...

Le plus philosophe de tous était sans doute Pato, qui paraissait prendre la chose assez gaie-ment. Au moins, lui, il n'avait pas froid ; tandis que nous...

—Il était écrit, paraît-il que nous ne devions pas mourir—si mourir il fallait—sans être témoin d'une scène curieuse, drôle et comique, malgré tout. Nous avions laissé nos vivres sur la terre ferme, au bord du lac, dans une cabane en sapin.

Un jour, dans la matinée, Gaspard nous réveilla brusquement et dit :

—Regardez !

Un animal que je reconnus être un ours énorme sortait paisiblement de notre cabane. Maître Martin était venu nous braver jusque sous notre ancien toit, et il traînait dans sa gueule énorme le sac aux provisions. Et nous qui voulions tuer un ours. Ah, tempête ! et toi glace pourquoi es-tu partie ? Nous reconnaissons bien notre impuissance et nous tremblions de colère ; un si beau gibier ! D'un commun accord, nous primes nos fusils, et firent feu en même temps. Notre ours s'arrêta aussitôt ; sans s'émouvoir le moins du monde,